



Magnanimité et grandeur d'ame.



MERCIER—Mes amis, vous avez bien gagné votre récompense en arrêtant Morrison!
LEROYER ET McMAHON—Qu'est-ce que c'est que ça? Fi donc! Qu'est-ce que cela vaut? Quand même on aurait deux ou trois mille de ces petites affaires là, ça coûterait plus cher qu'elles valent pour les transporter.

PASSEPARTOUT

SOREL. 27 AVRIL, 1889.

Martegalades.



Le monopole, cet oppresseur, ce tyran détesté que de fréquentes révolutions économiques n'ont pu encore détrôner complètement, s'est attaqué à tout et à tous.

dos d'un habitant de la petite ville, et on disait : "c'est une martegalade." Redire les drôleries, les contes fantastiques, les scènes divertissantes recueillies soigneusement à ce propos demanderaient toutes les feuilles blanches de la manufacture Rolland.

Profondément vexé de savoir qu'une réputation aussi humiliante continuait à peser sur les lieux qui l'avaient vu naître, un courageux "martégal" M. A., amateur de sa profession, résolut de démontrer au monde entier que si elle était applicable à la masse, elle supportait, pour tant, des exceptions.

On en rirait, on s'en moquerait, on les flagellerait, mais puis? Puis, on dirait que c'était son œuvre, qu'il avait ébranlé ce tas d'idiots, de sots, donnant ainsi le signal de l'affranchissement de sa race, se montrant fort, fin, roué! Quelle gloire sur son nom, sur sa descendance!

Malgré le coup de cloche de 89, dont les vibrations se réveillèrent demain, pacifiques et encourageantes, la vieille France, pas plus que ses sœurs, n'a su éviter ces travers.



Vous ne voulez pas que je sois exaspéré, dit-il à l'officier? Imaginez-vous que j'attendais ce soir, de Marseille, un de mes grands bateaux m'appartenant des marchandises que je suis par écrit, engagé à livrer demain à la première heure, sous peine d'une indemnité de vingt mille francs, et on vient de me faire savoir par un exprès, qui a crevé son cheval en route, que le bateau n'avait pu prendre le large, parce que depuis deux jours, la sortie du port est obstruée complètement par un phénomène baleine, qui se refuse à changer de place.

Le brigadier, un normand, ne parut pas mordre l'hameçon, mais prudent à l'excès, il se borna aux condoléances d'usage, tout en trouvant bon, pour tout prévoir, d'adresser à son capitaine un rapport de ce qu'il venait d'entendre.

La demeure de M. A. ouvrait sur la descente Ste. Anne, et c'était lui qui exultait! Oui, un troupeau de niais, fidèles à leur renommée, passait sous ses fenêtres.

tait! Oui, un troupeau de niais, fidèles à leur renommée, passait sous ses fenêtres.



On en rirait, on s'en moquerait, on les flagellerait, mais puis? Puis, on dirait que c'était son œuvre, qu'il avait ébranlé ce tas d'idiots, de sots, donnant ainsi le signal de l'affranchissement de sa race, se montrant fort, fin, roué!

Ce voyage ne fut sans profit pour ceux qui l'exécutèrent. La baleine n'obstruait plus le port; on lui avait annoncé l'arrivée des "martégaux" en les lui présentant comme la terreur des mers, et elle était partie tranquillement, sous l'influence d'une fièvre peureuse.

Ce silence absolu fait rentrer M. A. en lui-même, et lui suggère d'embarrassantes réflexions. Puisque tous sont partis, jusques au dernier, pense-t-il, le fait est peut-être vrai? Son influence n'était pas assez sûre, pour qu'on l'eût cru ainsi sur parole.

Humains, cette histoire est bien souvent la nôtre. La population tout entière, qui avait suivi les opérations avec le plus grand intérêt, fut comblée de joie par ces résultats dont les bons "martégaux" n'ont pas encore compris la cause.

térêt, fut comblée de joie par ces résultats dont les bons "martégaux" n'ont pas encore compris la cause.

Pour ne rien garder sur la conscience, à l'heure où il faut faire l'aveu de toutes ses fautes, nous reconnaitrons si nos bienveillants lecteurs le désirent, que nous nous sommes jusques à présent promené dans ledomaine de la fantaisie, mais nous pouvons, en toute franchise, garantir que ce qui nous reste à dire est l'expression de la plus exacte vérité, bien que le fait se passe tous les jours à Martigues.

Cette fois, il s'agit de M. D. constructeur de navire. Il se trouvait un jour à Aix en Provence, et il y dina chez un de ses amis dont la maison était pourvue d'une pompe aspirante et refoulante et chose rare pour l'époque.

Pour avoir épargné une puce.

CONTE PARISIEN. Rue de la Chaussée-d'Antin, tout dernièrement, un marchand de marrons, philosophe humanitaire pour son malheur, était occupé à faire sa toilette, quand il fut mordu par une puce.

—Ce qu'on nomme la vie, dit-il, est-il plus sacré dans un homme que dans une puce? Si tuer l'un est un crime, écraser l'autre doit être au moins un délit, c'est-à-dire un péché.

—Madame, soyez tranquille, lui dit ce dernier, qui était un brutal, nous serons vengés tous deux. Vous pouvez regarder monsieur comme un homme mort.

En effet, il le tue le sur lendemain dans un duel à l'épée.

Mais en ce qui concerne la délatrice, quand on rapporta chez elle le cadavre sanglant, saisi de remords, elle se jeta par la fenêtre et mourut du coup.

L'autre, l'amie-coupable, Emma, ne pouvant plus supporter la vue du meurtrier de son amant, s'en débarrassa en lui faisant boire du poison dans son café.

Ajoutons que le petit chien havane mourut de chagrin d'avoir perdu coup sur coup ses deux maîtres.

Ainsi, cinq personnes, dont un petit chien, périrent d'une mort misérable, parce qu'un marchand de marrons, philosophe et imbécile, s'était targué de grandeur d'âme vis-à-vis d'une puce.

Humains, cette histoire est bien souvent la nôtre.

PARAGARAMUS.

LE RETOUR DES ROSES.

Mignonne ouvre tes grands yeux bleus, Et vient admirer la nature Qui se réveille au chant joyeux Du rossignol sous la ramure.

Réveille-toi, tendre Ninon, Du ciel vois les apothéoses, L'aube se montre à l'horizon Pour fêter le retour des roses.

Déjà sous la clarté des cieux, On voit renaître la prairie Pleine de petits cris joyeux, Confondus dans l'herbe fleurie, La rose dit je suis l'amour, Qui vient charmer le cœur des belles.

Réveille-toi, tendre Ninon, Car à ces ravissantes choses L'oiseau mêle encore sa chanson Pour fêter le retour des roses.

Déjà tout renaît tour à tour; Réveille-toi, ma toute belle, Avant qu'il ne fasse grand jour, Réponds à l'amour qui l'appelle. Souviens-toi du printemps dernier, Lorsqu'on cueillait dans le feuillage Des roses le long du sentier, Pour les mettre à ton blanc corsage.

Réveille-toi, tendre Ninon! Ouvre tes paupières mal-closes; Allons causer dans le val-lon Pour fêter le retour des roses!

E. GRANGER

DOULEUR!

Pleurez, dit-on, pleurez, cette vie est amère, Le cœur humain y passe impuissant et glacé, L'enfant à la sanglot des bras de sa mère, Dans un cercle de pleurs, l'homme est comme enlacé.

Tout être, vainement poursuivant sa chimère, Se meurtit au chemin que le sort a tracé, Tout bonheur ici-bas est un rêve éphémère, L'homme naît, vit et meurt; dans l'angoisse bercé,

Dans les grands bois pourtant, après les jours de pleur, Tout redevient joyeux quand le soleil essuie Les arbres frissonnants et fait le ciel vermeil.

Ah! les désenchantés auront beau se redire, Ils prétendent que les pleurs font mieux aimer le rire, Et que pour nous le rire est comme le soleil!

A DE K.

UNE HISTOIRE DROLE.....T.

Dans l'été de 1887, un pauvre habitant avait son cheval indisposé. Il fit demander le vétérinaire de sa localité. Celui-ci, grand faiseur d'embarras, qui n'avait pas étudié ni fait son cours pour avoir un diplôme à l'école vétérinaire-Laval de Montréal, mais qui avait passé devant la porte, se rendit à l'invitation de l'habitant. Il alla voir le cheval; il avait emporté avec lui un médicament dont il est l'inventeur breveté, sans garantie du gouvernement.

Le cheval ne mangea pas de la nuit, il souffrait horriblement. Le lendemain, il arrive toujours muni de la fameuse médecine en bouteille; il s'approche du cheval, l'examine, lui ouvre la bouche (en canadien la gueule) saisit la langue pour examiner le larynx. O surprise! en tirant un peu fort, la langue lui reste dans la main, et il tombe sur son.....

Se relevant, il dit avec un aplomb imperturbable: ce n'est pas étonnant, il avait la langue pourrie!.....

Je crois bien, la fameuse médecine avait corrodé la langue, elle était presque détachée.....

O science infuse, voilà de tes coups! Le pauvre habitant a pleuré la mort de son cheval, et c'est tout. Cependant, pour le consoler, l'habile vétérinaire lui dit: vous pourrez tout de même vous en servir, en lui faisant manger de la moulée!

Vous croyez, sans doute, qu'il a actionné le vétérinaire?

Point

La langue était pourrie! !!

P.D.L.

Effets de journalisme.

Dans un cabinet de lecture de Montréal, vient tous les soirs un brave homme, qui lit une quantité de journaux. Il est très méthodique.

Il commence par lire le Passepartout; il sourit.

Puis il lit Le Sud; il trépigne. Ensuite L'Electeur; il grince des dents. Après cela La Patrie; il divague.

Enfin La Minerve; alors il montre le poing à la foule.

Un garçon, son ami, lui passe alors L'Etendard; ça le calme..... et ça l'assoupit immédiatement.

LES "Petits Metiers" Parisiens.

A place Maubert que déjà avait entamée la pioche des démolisseurs pour le percement du Boulevard Saint-Germain, va l'être encore en vue du prolongement de la rue Monge. C'était là que se tenait la fameuse Bourse des bouts de cigares, — sur les marches conduisant à la petite plate-forme située à l'entrée de la rue des Lavandières. Il est certain que cette bourse étrange se portera ailleurs. Il n'en est pas moins vrai que voilà encore une curiosité de Paris qui disparaît peu à peu devant les transformations incessantes de la capitale. Etranges types, en vérité, que produit le pavé de Paris! Combien de petites industries non classées dans le Dictionnaire du Commerce, et qui sont, en somme, une conquête de l'intelligence surexcitée par les tiraillements de l'estomac! Le besoin de manger fait souvent les criminels; il fait aussi ces industries étranges que Paris possède et qui sont fort mal connues pour la plupart. Ce type de ramasseur de bouts de cigares a été souvent décrit, et M. Hugues le Roux, dans le dernier numéro du *Monde Illustré*, traçait sa silhouette. Il avait un sentiment de pitié — et avec raison — pour ces malheureux qui, tombés tout on bas, tentent un héroïque effort de travail avant de tendre la main. Et il s'était fait d'eux raconter par l'un d'eux leur lamentable histoire, dite d'un ton à la fois triste et gouailler.



Le ramasseur de bouts de cigares..... de nos jours.

A deux heures du matin, après la fermeture des brasseries, ils commencent leurs tournées; il s'agit de glaner le trottoir avant le passage des balayeurs. A midi, seconde course. A neuf heures du soir, troisième tournée, aux portes des restaurants et des salles de spectacle. Un homme laborieux, qui n'a pas la vue trop mauvaise, peut espérer récolter un quart de livre par tournée. Une bonne journée rapporte jusqu'à cinquante sous. Les jours de pluie, "quand il tombe de l'eau," on en fait pour douze à quinze sous bien juste. D'ailleurs c'est ici les hasards de la pêche à la ligne. L'affaire importante est de connaître les bons endroits: le cours de la Halle aux blés, la Bourse du Louvre, les cafés des boulevards, en été les jardins publics et les musiques militaires. Même quand la saison est belle, il arrive au ramasseur de bouts de cigares et cigarettes, qui pendant l'hiver s'est amassé une petite balle, de sortir des fortifications et d'aller, battant la banlieue, vendre sa marchandise aux carriers. Le péril de ces expéditions est un attrait pour ces irréguliers. Il faut qu'ils se gardent de la dénonciation des bureaux de tabac. Pris, on en a pour six mois de prison, encore que le tabac ait payé les droits de régie. A Paris on ferme les yeux, et c'est sous l'œil du gardien de la paix que le ramasseur de bouts de cigares exerce son petit commerce. Il vend son tabac de cinquante sous à trois francs la livre, et par petits paquets de six grammes pour un sou, quatorze grammes pour deux sous. (Il faut 500 grammes pour une livre.) Chacun a sa clientèle attirée. D'abord les ouvriers qui viennent s'achalander trois fois par jour, à sept heures, onze heures et six heures, à l'entrée comme à la sortie des ateliers. Puis, il y a les clients en redingote, des retraités militaires, des employés de ministères dont les appointements ne peuvent fournir le vice. Ceux-là concluent leur marché rapidement, avec une honte visible, des coups d'œil autour d'eux. Enfin, il y a le client qui vient d'un quartier éloigné, tous les mois, à la même heure, acheter

NOS VIRTUOSES DE NEW YORK.



Notre caricaturiste, actuellement à New York, nous transmet le portrait ci-dessus de deux de nos célébrités musicales qui font en ce moment les délices des Franco-Américains.

sa provision de quatre semaines, et les bonnes gens à qui on va proposer la marchandise à domicile: les vieillards dans les asiles, les fous à Charenton. On voit, par ces détails, que nous nous trouvons en face d'une véritable industrie. On pourrait croire que l'homme qui ramasse les bouts de cigares et de cigarettes sur la voie publique les ramassait pour satisfaire ses besoins particuliers. Erreur! Il lache le tout et vend cette chose composite pour du tabac à fumer. On a compté qu'à Paris il se fumait par jour cinq cent mille cigares; il doit donc y avoir quelque part, surtout sous les tables placées à l'extérieur des cafés, cinq cent mille résidus; — eh bien! ces résidus sont recueillis, et cela se vend, et il paraît, en définitive, que, dans le fourneau d'une pipe, ce n'est pas plus mauvais que le tabac qui sort tout frais des manufactures de l'Etat. Paris, avec sa population de près de trois millions d'habitants, offre les contrastes les plus étranges. Les gens les plus riches et les pauvres s'y coudoient, ceux qui viennent y dépenser leur fortune et ceux qui tâchent d'y gagner un morceau de pain. Ceux-là, plus d'une fois ont tenté l'observateur, car il n'est pas de moyens auxquels ils n'aient recours. Et voilà pourquoi l'histoire des petits métiers de Paris, de ces industries bizarres comme on en peut rencontrer seulement dans les grandes agglomérations d'individus a si souvent tenté la plume des écrivains. Il y eut autrefois un garçon d'esprit, Privat d'Anglemont, qui s'était consciencieusement posé comme l'historien des industriels étonnants qu'on voit éclore sur le pavé de Paris, — depuis le "berger en chambre" jusqu'au "peintre sur patte de dindons". Mais Privat d'Anglemont connaissait-il le "réveilleur"? Le "réveilleur" est un vieux brave homme qui a longtemps été à la besogne et qui, comme la plupart des travailleurs, est arrivé aux derniers jours de la vie sans avoir de quoi manger. Et il n'a plus la force de travailler. Alors il a trouvé un ingénieux expédient pour gagner son pain; il s'est institué "réveilleur". Oh! ses occupations sont bien simples! Le "réveilleur" se lève tous les jours vers deux heures du matin, et, quelque temps qu'il fasse, s'engage bravement dans les rues tortueuses qui avoisinent les fortifications. Il est chargé d'arracher au sommeil les ouvriers que leur métier oblige à partir très tôt de chez eux pour se rendre à l'usine ou à la fabrique, et qui, à cette saison ne se sentiraient pas assez sûrs d'eux-mêmes pour avoir le courage de quitter le lit avant l'apparition de l'aurore "aux doigts de rose". Le "réveilleur" possède un petit calépin où sont notés les noms et adresses de ses clients. Il suit son itinéraire avec la même ponctualité qu'un facteur, pousse un cri convenu en passant devant chacune des maisons où on l'attend, et ne s'en va que lorsqu'il a vu une fenêtre s'ouvrir ou qu'il a entendu une réponse. Il fait payer un sou par jour à chaque ouvrier qu'il réveille de cette façon; mais

on peut prendre des abonnements "à la semaine" ou même "au mois", et alors les conditions sont naturellement plus douces. La bonne saison du "réveilleur", c'est bien entendu, le cœur de l'hiver, où les nuits sont longues et où on a le plus besoin de ses services. Mais faut-il évoquer tous les types de la rue? Je parlais tout-à-l'heure de l'homme qui ramasse les bouts de cigares. Voici un autre fureteur: Le ramasseur de croûtes de pain. La croûte de pain, cela se trouve partout, dans la rue, au coin des bornes, dans les tas d'ordures. Ne croyez pas que cet homme à la chasse des morceaux de pain durcis, sales, dégoûtants en soit réduit pour vivre à manger sa trouvaille. Non, mais il est de ceux qui croient fermement que rien ne se perd et qu'un morceau de pain dur ajouté à un autre peut être le commencement d'un sac de morceaux de pain qu'il vendra encore vingt sous aux éleveurs de lapins. Le lapin, cet animal aimé des cabarets de banlieue, ne se nourrit pas seulement de choux: il consomme aussi du pain et beaucoup. C'est en vue de lui procurer cette alimentation à bon marché que l'industrie du "ramasseur de croûtes de pain" a été créée. Une autre industrie étrange, c'est celle du "marchand de feu." Le "marchand de feu" a un petit fourgon doublé de tôle intérieurement; dans ce fourgon est un brasier. Aussitôt que les premiers froids se font sentir, il débouche avec son fourgon dans les Halles, sur les Marchés, dès les premières heures du matin et approvisionne de calorique les marchandes; "il leur fait leurs chauffettes"; pour chaque chauffette, un sou. Mais voici un type autrement bizarre: celui-là, c'est "l'ange-gardiennier". Oh! il je vous entendez rire!... Mais l'ange-gardiennier existe, et si vous voulez connaître son rôle, suchez que c'est un individu chargé de reconduire à leur domicile ceux qui ont bu "un coup de trop." Plusieurs cabarets ont "un ange-gardiennier" ayant pour mission de surveiller la pratique qui s'est laissée choir dans les vignes du Seigneur; il ne doit quitter le pochard confié à ses soins que lorsque celui-ci est à l'abri des rôdeurs de nuit et en sûreté. Il faut bien convenir que les petits métiers exigent souvent plus d'intelligence que les métiers connus. Que de pauvres familles vivent de ces expédients, bizarres, qui échappent à l'œil du Parisien affairé! C'est le cas de rappeler la parole profonde de ce philosophe crayonné par Gavarni: "Quand on songe que tout ça mange, ça donne une crâne idée de l'espèce humaine". Faut-il parler encore du "professeur d'oiseaux," du "gavarni de pigeons," du fabricant d'os de jambonneaux, de la "loueuse de sangsues," du "boulangier en vieux," du "Bain de vapeur à domicile," et de beaucoup d'autres encore qui restent dans le chapitre des mystères parisiens? Le "releveur de mariages" est un personnage qui a bien sa singularité aussi;

c'est l'individu qui court les mairies et qui y relève, sur le tableau des promesses de mariage, les adresses des fiancés; il communique ensuite ces adresses aux loueurs de voitures, aux restaurateurs, aux tailleurs, aux couturiers, aux marchandes de fleurs, etc., qui, d'après ces indications, vont faire leurs offres à domicile. Et, que diable! il ne faut pas mépriser les "petits métiers": ils sont souvent la dernière planche de salut de bien des malheureux! PARAGRAPHE. Tintamarriana. * Echos de Bréda-Street. — Oui, ma chère, tout le vieil argent du vieillard Jean revient à Laure. — Zut alors! * Les habitants de Rodez et d'Evreux dépourvus de montres, en se plaçant en face des églises de ces deux villes, l'Abeyron l'Eurec. * Un département bien connu des cuisiniers, c'est certainement l'Hérault. Ceux-ci — à vrai dire — pourront nous objecter qu'il y a pas mal de villes dont les départements sont Aube Eure? * C'est lorsqu'à son cours de géographie, le professeur montre assis l'Indre, qu'il ressemble à un chronomètre. * La loi des contrastes. J'ai pour voisin un cordonnier et un rôtisseur. La femme du cordonnier est très douce. Celle du rôtisseur plume et chante. * De l'album du frère Saint-Birrhoyes: Il faut d'abord commencer à épeler avant de pouvoir des mots lire. * Entre locataire et concierge: — Père Blackfoir, j'ai été réveillé cette nuit par un bruit étrange..... analogue à celui qui pro luit par des plinthes que l'on retirerait du parquet (sic). — Vous êtes malade, mon garçon!... Ce que vous avez pris pour des plaintes, c'était tout bonnement des petits bouts de bois que pour allumer son feu Delattre hachait. Ô Tony!... (Trachéotomie, pour le futur prince impérial Othon-Quint.)

La fleur d'or.

Elle germe, grandit et pousse
Dans les frais gazons reverdis:
Elle respire sur la mousse,
Comme l'astre des prés fleuris:

Sa corolle est une auréole
De vermeil éclatant d'or.
Mais, quand doucement souffle Eole
Elle se referme et s'endort.

Si les caresses de la brise
Sont pour elle des aquilons
Dès que le soleil d'or l'irise,
Elle s'ouvre, sous ses rayons.

La goutte de rosée l'abreuve,
Le papillon parle à son cœur;
Et, quand elle a fini son œuvre,
Elle se referme, — puis, meurt!

Ainsi jeune fille adorée,
Aussi fraîche que la rosée,
Aussi suave que la fleur,
Ainsi ta beauté virgine
Comme un fin parfum qui s'exhale
Diaphane, léger et vainqueur.

Ainsi que la fleur d'or qui passe
Ta beauté nous laisse la trace
D'un adorable souvenir.
Comme la fleur ta vie expire
Et s'évanouit ton sourire
En un fugitif soupir.

Et ta beauté qui nous fut chère,
Tout comme la fleur de la terre,
Comme elle, va s'évanouir.
O fleur! si ton parfum qui passe
Embaumant le ciel et l'espace
S'enfuit sur l'aile du zéphyr,

Tu laisses, en l'âme féconde,
Les germes d'une joie profonde
Qui dans nos cœurs va refleurir,
Et toi femme! quand meurt ta grâce
Comme le parfum de la fleur
Ton image point ne s'efface;
Elle a laissé sa pure trace,
Au plus profond de notre cœur.

Fleurs et femmes, sœurs immortelles!
Synthèse des joies éternelles!
Parfums et grâce de nos jours,
Sur le seuil des aurores roses
Comme aux soirs des apothéoses!
Vous êtes nos purs amours.

S. DE BEAUVOISIN

VARIETES.

Au café:
Un client qui vient de feuilleter consciencieusement pendant un quart d'heure le gros almanach des adresses, referme le volume d'un air désappointé et dit tristement à son voisin de table, qu'il ne connaît pas, du reste:
— C'est drôle. On entend parler tous les jours de gens qui se sont enrichis en faisant des trous à la lune, et cette profession ne se trouve nulle part dans l'almanach!

Entre un député et son valet de chambre:
— Joseph, il y a longtemps que je suis mécontent de votre service..... Vous fumez mes cigares, vous buvez mes liqueurs. Je vous flanque à la porte!
— Monsieur pourrait être plus poli et me dire: Je vous "boulangé"!

Petits tableaux réalistes.....
Un pochard endormi sur un banc des boulevards est réveillé par la pluie. Il regarde autour de lui; le scintillement de lumières sur le trottoir humide et sa raison embrouillée lui donnent l'illusion de l'eau.
— Tiens, la mer! dit-il.
Et il se jette sur le pavé.
Fortement constitutionné, il se relève, et d'un ton étonné:
— Elle est gelée!

Edouard... Charles..... et Georges.... ont fait longtemps tous trois la cour la plus assidue à une jolie couturière de Blecker street. — La couturière a fini par choisir Paul.....
Quand on a rapporté cela aux soupriants, Edouard s'est consolé en disant:
— Ce n'est pas étonnant, l'aiguille se tourne toujours vers le pôle.

Politiqueurs.
— Voyez-vous, monsieurs, en politique, les nigards croient que c'est arrivé; mais les malins tâchent que ça arrive.

Chez le "chand de vin":
— Dites donc! cette pièce de cinquante centimes me paraît louche, dit le patron à un consommateur.
— Tiens, répond l'autre, faudrait-il pas, pour dix sous, qu'elle ait l'air Franc!

LA BOHEME.



OUS avons lu, il y a plusieurs jours dans un numéro, de la Minerve qui nous est tombé par hasard sous les yeux, un petit article concernant la formation d'une société

à Montréal, ayant pour titre "La Bohème", société qui est composée de jeunes gens instruits, mais qui ne peuvent pas percer faute de persévérance dans la carrière des lettres, des arts et de l'industrie.

Balzac est celui qui s'en est le plus souvent occupé, mais il a peint surtout sous ce nom cette jeunesse élégante et oisive qui, vers les dernières années du règne de Louis Philippe, attendait la fortune et la réputation en se promenant sur le boulevard des Italiens, ou en déjeunant chez Tortoni.

Cette Bohème n'existe plus aujourd'hui celle qui l'a remplacée est beaucoup moins aristocratique, et plus exclusivement artistique et littéraire, de fruits secs des lettres, des arts, etc.

Dans ce monde, si fréquemment aux prises avec la faim, ce n'est quelquefois pas le talent qui manque, c'est plutôt l'énergie continue de la volonté, c'est le désir de sortir de cet état où des joies si vives consolent des plus poignantes souffrances ; c'est aussi, et c'est l'amour de la paresse, la répugnance à tout travail sérieux et continu.

Le "Bohème" ne fréquente d'ordinaire que d'autres Bohèmes aussi pauvres, aussi paresseux, aussi insoucians que lui. Ils s'encouragent mutuellement à mener sans s'effrayer cette vie de misère, de fatigues et de tabac.

Ainsi se sont usés beaucoup d'esprits pleins d'avenir, dans les luttes misérables contre la nécessité, dans des conversations brillantes qui n'aboutissent à aucune œuvre sérieuse. Une série d'esquisses et de scènes populaires par Murger et Champfleury a rendu populaire les mœurs de ces enfants perdus de la littérature et des arts.

Elle ont été portées au théâtre, où elles ont obtenu un grand succès. Toutefois, il ne faudrait pas que la séduction qu'un talent aimable a su donner à cette vie accidentée engageât les jeunes gens qui aiment les lettres à l'embrasser. Elle présente d'effrayantes perspectives, mais ces horizons qui se déroulent à perte de vue n'offrent trop souvent que d'affreuses déceptions.

Les vrais talents, les vocations réelles peuvent traverser parfois la vie de Bohème, mais n'y demeurent pas. Ce mot "Bohème" se dit aussi des Bohémiens, des vagabonds, des gens de mœurs déréglées.

Il y a quelque trente ans et plus qu'on a joué au théâtre de la Porte Saint-Martin à Paris une pièce ayant pour titre, Les Bohémiens de Paris; je ne me rappelle plus le nom de l'auteur, cette pièce a eu assez de succès; mais je me rappelle quelque complète chantés en chœur, au refrain :

Voici ces couplets : Fouler le bitume, Du boulevard charmant séjour, Avoir pour coutume De n'exister qu'au jour le jour. Mais lorsqu'on voyage, Sur son dos, comme le limaçon, Porter son bagage, Son mobilier et sa maison.

Refrain.

Vivre d'industrie, Avoir sa gaieté pour tout bien, Oui, voilà la vie Du vrai bohémien parisien.

Oiseau de passage, Il fréquente tous les quartiers Sans apprentissage, Il sait faire plus de vingt petits métiers. Mais le pain qu'il soutire, Aux bons jobards, aux gens bien mis Le soir sans rien dire, Il partage avec ses amis. Vive l'industrie, etc., etc.

Auprès de nos belles, Comme un volcan, il est cité ; Pourtant avec elles, Il a très peu de fixité. Qu'une biune en ce monde, Lui fasse des traits ou des noirceurs ; Il en prend une blonde, Afin de varier les couleurs.

Vivre d'industrie, etc., etc.

Le nom des Bohémiens est le nom qu'on donne en France à un peuple nomade qui parut en Europe dans le XVIe siècle, et qui se répandit d'abord en Moldavie, en Valachie, en Hongrie et en Bohême, puis dans le reste de l'Europe.

Les Bohémiens sont nommés Heiden (idolâtres) en Hollande, Tartares en Suède et en Danemark, Pharaoniques en Hongrie, Tchiganes en Turquie et en Valachie, Gypsies en Angleterre, Tingari en Italie, Tziganer en Allemagne, Gitanos en Espagne. Ils se nomment eux-mêmes Romichal et Tzucali.

Ils appartiennent tous à une même race, que l'on croit originaire de l'Inde. Les ancêtres des Bohémiens, qui faisaient, dit-on, partie de la caste avilie des Soudras, quittèrent leur patrie lors de l'invasion des mongols de Tamerlan, en 1398, pour échapper à l'affreuse servitude qui pesait sur eux.

Quelques écrivains versés dans la cabale, entre autres Vaillant (de Bucharest), voient en eux les descendants des mages de la Perse, et les regardent comme les dépositaires des premières traditions de l'humanité et des sciences occultes.

Emigrés d'une société qui les considérait comme les derniers de l'humanité, élevés dans l'idée qu'ils souillaient tout ce qu'ils approchaient, les Soudras Bohémiens n'osèrent se mêler aux peuples européens, ni tentés de se créer une nouvelle patrie par la force, et restèrent vagabonds, n'inspirant que de l'effroi, du dégoût, jamais de l'intérêt, rarement de la pitié.

Ils campaient la nuit dans les bois, se répandaient le jour dans les campagnes, pénétraient quelquefois dans les villes, ne demandant des moyens d'existence qu'à la mendicité, à la mendicité, où à une science divinatoire qu'ils disaient posséder, et qui se basait sur de prétendus calculs astronomiques combinés avec les lignes de la main.

Leur figure basané, leurs cheveux noirs et luisants, leur taille petite et grêle, leur agilité à la course, leurs mœurs sauvages, la bizarrerie de leurs costumes, leur langage incompréhensible, tout se réunissait en eux pour les faire distinguer des peuples au milieu desquels ils vivaient errants.

Ils furent souvent victimes de la superstition ; on les emprisonna, on les pendit, on les brûla, selon les besoins de l'opinion publique et de l'inquisition.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'histoire des législateurs de l'Europe est remplie de lois, d'ordonnances, de règlements dont les Bohémiens sont l'objet. En 1800, sous Charles IX, les Etats d'Orléans et de Navarre les expulsèrent par édit de la France, où ils continuèrent cependant à errer. En se livrant à quelque industrie utile, un grand nombre de Bohémiens sont parvenus à s'établir d'une manière permanente parmi les divers peuples de l'Europe ; ceux-là se sont réhabilités par le travail.

En Turquie, en Hongrie, dans les pays valaques, ils exercent le métier de forgeron ou celui de chaudronnier ; les peuples de ces contrées croient qu'ils sont condamnés à ces travaux parce que leurs ancêtres forgèrent les clous avec lesquels fut crucifié Jésus.

Cette tradition de l'Europe Orientale est une des fables ridicules ou odieuses à l'aide desquelles on excita si souvent la rage du fanatisme contre les infortunés Bohémiens. En Espagne, les Bohémiens vivent dans les montagnes ; beaucoup d'entre eux cependant, sont établis dans les villes ; à Cordoue et à Séville, ils habitent des quartiers particuliers.

En Angleterre, ils sont maquignons, vétérinaires, maréchaux forains, contrebandiers et voleurs ; ils reconnaissent l'autorité d'une femme de leur race, à laquelle ils donnent le titre de reine.

Il y en a aussi quelques-uns établis en Russie. Quelle que soit leur manière de vivre, les Bohémiens ont conservé partout leur langue et leurs mœurs.

PARAGARAFARAMUS.

LA DÈCHE.



Etat de la rédaction lorsque les abonnés ne paient pas. Poches vides, que voulez-vous ?

LE LANGAGE DES YEUX.



—Bateau ! une jolie fille !



—Je m'en vais tourner autour d'elle et voir si elle me regarde.



—Oh ! Dieu des cieux ! elle m'aime ! Elle m'a fait un clin d'œil.

Le Mariage au Lapin.

Zéphirin Beloisson, après avoir gagné une respectable fortune dans le commerce de bonneterie, avait acheté une petite propriété dans les environs du Mans pour réaliser enfin le rêve de toute sa vie manger des lapins qu'il élèverait lui-même. Le lapin était sa passion ; il le mangeait à toutes les sauces ; il en avait même inventé une qu'il avait baptisée la sauce zéphirine. Il respectait le lapin à l'égal d'un dieu, je me rappelle l'avoir vu entrer en fureur lorsqu'on créa ce nouveau vocable : poser un lapin. C'était profaner, disait-il, le plus innocent des animaux.

Dès qu'il fut installé dans sa propriété, il fit construire de nombreuses cabanes ; elles formaient une petite ville ceinte de murs, c'est-à-dire d'une petite haie, et occupant près de la moitié du parc, très-beau et très grand. Cela fait il s'occupa de les peupler et acheta d'un coup 500 mâles et autant de femelles.

On le sait, le lapin est prolifique au bout d'un an, ces 500 couples en avaient produit trois ou quatre fois autant ; de leur enclos trop petit pour les contenir tous, ils s'étaient répandus partout ; dans le jardin, dans la cour et même dans la maison, de la cave au grenier, en était pleine. Beloisson était heureux, il ne pouvait se lasser de les admirer, à tout instant il leur portait des friandises : des carottes bien sucrées, du thym, de la salade. Il était heureux, ai-je dit, mais un nuage vint obscurcir son bonheur ; les lapins augmentaient sans cesse, et il voyait arriver le moment où il ne pourrait plus trouver assez de carottes sur le marché de sa petite ville. Depuis l'arrivée de Beloisson leur cours avait monté ; il y avait eu hausse de 6 sous par botte.

Justement il avait un voisin de terre, ancien commerçant du Mans qui, lui, avait le fanatisme des carottes ; il possédait 10 hectares de terres plantées exclusivement de ce légume rouge dont il ne vendait pas une feuille ! il plantait la carotte pour la carotte et non pour l'argent qu'elle aurait pu lui rapporter. D'ailleurs, Beloisson et lui étaient brouillés, ou plutôt ils n'avaient jamais été amis ; ils eussent dû le devenir par leur voisinage, mais Beloisson, frais arrivé dans la capitale, avait commencé par dédaigner le Manceau, qui, lui, en revanche, détestait cordialement le parisien.

Un événement inespéré les rapprocha : ici, je laisse la parole à mon ami Beloisson. "Je vous assure, me dit-il que le lapin est un animal aimé de Dieu et ce qui le prouve, c'est qu'au moment où les miens manquaient de nourriture, un hasard imprévu leur livra une quantité de carottes telle que dans leurs rêves les plus insensés ils ne devaient certainement pas espérer.

Mon voisin à un fils, très beau garçon ma foi, il vit ma fille, il l'aima, et je ne sais comment il s'y prit, mais il fut aimé. "Quel ne fut donc pas mon étonnement lorsque je vis un jour arriver chez moi mon voisin, le planteur de carottes, celui dont j'avais depuis longtemps les légumes. Il venait me demander pour son fils la main de ma fille. La surprise et la joie faillirent me suffoquer ; c'était mon rêve qui se réalisait, mais cependant, en bon père—la société des lapins développe les bons sentiments—je ne voulus pas sacrifier ma fille à ma passion et je lui demandai son consentement. Elle le donna de grand cœur et je pressai aussitôt la conclusion de l'affaire.

"Je donne, dis-je au père de mon futur gendre, 100,000 fr. de dot à ma fille, à condition que vous donniez à votre fils 8 hectares de carottes.

"Ça ne lui en laissait que 2 ; il regimba bien un peu ; mais enfin il céda.

"Maintenant, ma fille est mariée et heureuse, mes lapins ont des carottes et moi je suis tranquille. Vive la lapinomanie ! Voilà le vrai bonheur !"

Beloisson finit sa son histoire ; je n'ai rien à ajouter à ce panégirique du lapin.

VARIETES

Sur le terrain. Un vieux brisnard de cuirassier à un bleu qui va se battre au "bacale" : —Vois-tu, l'agrément que tu as avec Chahuzac, c'est de ne pas risquer d'être estropié..... il vous a un coup droit qui ne rate jamais..... Mais, sois tranquille, je me charge de prononcer sur ta tombe un petit discours qui se portera bien..... tu verras si Balançard est un ami, oui-zou-non.

Harpagonus a gagné dans le commerce une fortune assez ronde. Il possède un ou deux millions et ne dépense guère que douze ou quinze cents francs par an.

Il est logé dans une chambrette, et son portier lui sert de domestique. Un jour il donne à ce pipelet un vieux chapeau râpé, gras, ignoble, avec lequel il n'osait plus sortir.

Le portier fait nettoyer cette affreuse coiffure et se met à la porter. —Tiens, dit alors le millionnaire, quel est donc ce chapeau, père Athanas ?

—Dame, monsieur, c'est celui que vous m'avez donné.

—Vraiment ?

—Oui, je l'ai fait réparer.

—Et cela t'a coûté ?

—Vingt sous monsieur.

—Bast ! mais c'est qu'il est très bien, ce chapeau ! Tiens, voilà les vingt sous ; rends-moi mon chapeau.

Harpagonus en fait maintenant ses dimanches.

Une jolie nounou traîne une petite voiture où se prélassent deux gros bébés. —Arrive un beau sapeur, qui lui emboîte le pas et absorbe si bien son attention que la voiture passe sur une grosse pierre, et

voilà les deux bébés les huit fers en l'air sur le gravier du parc :

—Ohé ! lui crie Gavroche qui la guignait de l'œil, ohé, mame Dumanoir, tu sème tes marmots.

Boireau vante à son ami Guibollard les charmes de Mme Boireau.

—Si tu voyais mon cher, quand elle les dénoue, ses cheveux, ils tombent jusqu'à ses talons.

—Peuh ! fit l'autre, Mme Guibollard c'est bien pis : quand elle les peigne ils tombent par terre !

Nos bons protecteurs d'animaux. L'un d'eux aperçoit un cocher qui est en train de rouer de coups son malheureux cheval.

La bête se traîne à grand peine, tirant un sacre vide.

Le protecteur d'animaux injurie d'abord le cocher, puis au comble de l'exaspération :

—Tenez ! s'écria-t-il, conduisez-moi au poste de police !... Et lâchez de marcher vite !

Deux ivrognes couchent ensemble dans un garni. L'un d'eux, Bajon, pendant la nuit, vide une bouteille de vin mise en réserve par son camarade qui porte le nom pittoresque de Caravage.

Le lendemain matin, Carnage se fâche : —C'est pas chouette, ça, s'écrie-t-il, tu savais que j'avais du vin pour faire une trempette et pendant que je dormais tu as tout bu, et si j'avais eu soif.....

Bajon.—Il avait une carafe pleine d'eau. Carnage.—Je te dis que c'était pour faire une trempette dans de l'eau, serin. Bajon.—D'Andlau, toi-même, imbécile !

FABLE.

Un canard au bas d'une échelle, Dans une mare barbotait ; Plus haut et battant de l'aile, Un autre canard était.

Le premier canard, le plus sage, S'il tombait, de moins haut tombait ! C'était toujours un avantage, Que le canard haut n'avait !

PASSEPARTOUT

PUBLIÉ PAR

ROUILLIARD & CIE.

Editeurs-Propriétaires.

Abonnement.....\$1.50 par année

BLOC-BRUNSWICK

SOREL.

Rébus Illustré

AVIS : Les devineurs sont priés d'adresser leurs lettres comme suit :

Passapartout

—Rébus illustré—

Sorel, P. Q.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Plus de malheur que de bonheur sur la terre.

ONT RÉPONDU.

Mlle. Christine Lasniers, Alfred et Elise, Mlle. Marie-Louise Lajeunesse, Lévis ; Alphonsinette Amérida et Aurèle, Tenaç vous tranquille, Rimouski ; Oscar Fontaine, St. Hyacinthe ; F. J. B. Hector, et sa sœur Codélie, de St. Vincent de Paul ; Patachou et Harphurius du Club de la Gaste, Chicago ; J. C. Dupuy, Woonsocket ; Louis Comeau, Manchester, Mass., Adèle Picmaud, Lewiston, Mé.

REBUS No 37.

L I L I L I L I L I L I

M. 1889

T T T T T T T

LA TERRE